

SAMEDI 1 FEVRIER
« LES SIGNES GRAVES SUR LA PIERRE »

**LES MARQUES LAPIDAIRES DES ANCIENS TAILLEURS DE PIERRE DE
 BRETAGNE**

PAR JEAN-PAUL LE BUHAN

Comment avons-nous succombé à la magie des signes sur la pierre ? C'est une question qui nous est souvent posée.

Le hasard de l'achat d'un livre (Etudes sur les marques de tailleurs de pierre, Franz Rziha, Vienne, 1883), le fait que nous avons taillé la pierre en tant qu'artiste, le goût pour le patrimoine, la curiosité pour l'histoire enfin notre passion pour la Bretagne... un peu tout cela et puis il y a quelques années, la découverte sur une chapelle proche de notre domicile, de marques lapidaires de tailleurs de pierre.

Les hommes aiment les signes. Il suffit de feuilleter un recueil d'écritures anciennes pour constater à la fois leur grande variété, mais également des similitudes entre eux. Dès le quaternaire l'on trouve des signes incisés sur des os ou peints sur des galets comme au Mas d'Azil, plus familièrement pour nous, sur les montants de certains de nos dolmens en Trégor (celui de Kerguntuil en Trégastel, par exemple).

Transmettre un message, une information, laisser une trace, il n'y a pas plus humain. Il n'y a pas plus humain que le modeste graffiti gravé au couteau sur l'écorce d'un arbre ou sur un enduit.

Les marques lapidaires des tailleurs de pierre procèdent de tout cela. C'est en quelque sorte une forme d'écriture ou plutôt de paraphe, de gens qui, longtemps, ne surent ni lire, ni écrire.

La marque signifie, c'est un signe de culture. Elle signifie, mais sans connaissance de l'émetteur pas moyen d'en savoir beaucoup plus. Faut-il le dire, elles sont issues d'un monde où l'oralité régnait presque exclusivement. Le savoir, et plus encore la connaissance, se transmettait de maître à élève. L'expérience nourrie de savoir-faire était un bien précieux qui ne pouvait se transmettre qu'à des gens de métier ayant le même savoir-être, d'où l'importance du secret.

L'un de nos premiers questionnements fut alors de nous demander pourquoi de tels signes sur tel monument et rien sur d'autres d'aussi grande qualité. Ainsi l'enquête nous amena à aller de questionnement en questionnement, de monument en monument.

L'extraordinaire diversité des signes fut l'un de nos premiers constats. Leur variabilité dans le temps nous intrigua.

Il apparaît que les signes lapidaires nombreux sur les monuments antiques – Marseille, Pompéï - semblent avoir disparu sur une longue période allant du VI^e au XI^e siècle.

Dans les années vingt, Lefèvre-Pontalis affirma qu'ils sont tout à fait exceptionnels au XI^e siècle. C'est bien ce que nous constatons pour ce qui concerne notre territoire d'étude, la Bretagne, où les monuments de cette époque sont de toute façon rares.

Il y a peut-être une exception pour ce qui concerne le Temple de Lanleff ou, plus sûrement, non loin en Vendée, sur le prieuré de Brem-sur-mer !

L'apparition des marques correspond au passage d'une économie rurale et domaniale à une économie monétaire (thèse de Karl Friederich, 1922). Ainsi les ouvriers bâtisseurs n'étaient plus payés à la journée et en nature mais à la pièce et en espèces. Le nombre des constructions ayant augmenté en de très grandes proportions, le recentrage sur la vie monastique sous la pression de Bernard de Clairvaux, la raréfaction du recrutement des frères convers, obligèrent à l'utilisation en nombre de plus en plus grand, de laïcs. Ceux-ci se substituèrent progressivement aux moines en tant que maîtres d'œuvre de monuments religieux (toutefois, à titre d'exemple, l'église de Grâces-Guingamp est encore au XV^e siècle l'œuvre d'un religieux-architecte).

Lucien Mussat fixe ce passage aux années 1125-1130, en Normandie. La Bretagne ne tarda pas à suivre.

K. Friederich en pays germaniques le fixe au milieu du XII^e siècle. C'est ce que nous avons nous-mêmes observé sur les piliers des travées de la nef de St Benoît sur-Loire ou à St Julien du Mans.

Ces considérations sont d'un utile apport lorsqu'il s'agit de dater ou de comprendre un bâtiment ancien.

En Bretagne, la tradition du marquage est surtout perceptible au XIV^e (Donjon de Dinan, Hennebont) et XV^e, tout le long de la période de reconstruction qui a suivi la Guerre de Succession de Bretagne (Tonquédec, le Folgoët). On en trouve moins au XVII^e, rien sur les enclos paroissiaux, mais par contre un assez grand nombre au XVIII^e (St Malo, Morlaix) et quelques-unes encore, au XIX^e siècle.

La disparité territoriale ne pourrait qu'être apparente : il faut tenir compte des nombreuses dégradations survenues au cours du temps, les guerres, la Révolution, la négligence, mais surtout pour ce qui concerne les églises paroissiales, leur destruction au profit de monuments au goût du jour et adaptés aux conditions du XIX^e siècle.

Enfin, la fatale insuffisance du prospecteur qui ne peut prétendre avoir tout vu sous peine de succomber au syndrome de Pinocchio.

Il est de fait que les marques de tailleur de pierre sont partout présentes sur les monuments appartenant, à l'origine, à la matrice culturelle de la chrétienté médiévale. Pour ce qui concerne les constructions religieuses la référence aux traditions bibliques, en particulier la construction de la tour de Babel, puis du Temple de Salomon avec ses mesures, sont des archétypes pour la profession des bâtisseurs, un modèle constant que le nombre de miniatures, de sculptures, atteste tout au long de ces siècles.

Ce que nous constatons c'est que cette tradition perdura sur les monuments les plus divers : quais de port, écluses de canal, immeubles, et bien entendu, enceintes urbaines, châteaux, manoirs, églises et chapelles...mais que sa répartition n'est absolument pas homogène. Il est vrai qu'aux formes géométriques ou symboliques des marques lapidaires anciennes se substituèrent avec l'alphabétisation croissante des lettres et des chiffres.

Il y a un paradoxe : nous avons relativement peu d'informations sur ceux qui construisirent tant de merveilles en Bretagne. Assez peu de noms d'architectes, de maîtres d'œuvre-piqueurs de pierre, *picaous*, *pikerien men*, *pigour* (Tréguier XV^e) ou *romper* comme cela se disait alors, selon que l'on était de tradition galèse (romane) ou brezhoneg (celtique) et presque rien sur ceux qui furent les réalisateurs, pas simplement les exécutants, de ces ouvrages.

Sur ces sujets les écrits sont rares. Toutefois, les archives du long chantier de la cathédrale de Tréguier donnent des noms d'ouvriers, des rémunérations mais pour de très nombreux sites il n'y a rien ou pas grand-chose.

Par contre, on a souvent le nom des donateurs, celui du recteur en place, ou encore ceux des *fabriciens*. Or, une observation attentive de certaines vieilles murailles peut se révéler fructueuse : ce sont, gravées dans le granit moussu, les marques de tailleurs de pierre.

Notre questionnement de départ se mua bientôt en une ambition un peu folle qui était de recenser les marques lapidaires repérées sur nos anciens monuments de Bretagne historique, d'en réaliser le corpus, puis d'analyser, de comparer, enfin d'établir des liens possibles entre les monuments et les éventuelles équipes y ayant travaillé. Cela n'avait jamais été fait pour la Bretagne.

Ce travail est d'abord un relevé de terrain que nous avons envisagé le plus complet possible et qui figure en synthèse sur des tableaux mais qu'il serait dangereusement prétentieux de croire achevé – répétons le - tant l'ouvrage se révèle considérable et complexe.

Nous avons procédé en fonction de l'unité historique que nous pensions la plus pertinente car la plus stable pendant très longtemps, celle des anciens évêchés. Ce n'est pas l'unité territoriale la plus pertinente mais y en a-t-il une ? Ainsi, cent vingt monuments divers, parfois inattendus, répartis sur nos cinq départements bretons, font l'objet de description dans notre livre.

Comment expliquer cette tradition ! Comment la justifier et en découvrir le, ou les, sens ?

L'observation de monuments proches de notre domicile, et ailleurs en France, éveilla notre curiosité puis la découverte providentielle de l'ouvrage magistral de Franz Rziha dans sa traduction française nous amena quelques lumières sur le sujet. Au cours de sa longue carrière cet auteur recensa et étudia 1200 d'entre elles, en Allemagne et en Autriche... et montra, que contrairement aux idées reçues, ces marques n'étaient pas le fruit de la fantaisie des tailleurs de pierre, ni seulement des

marques utilitaires de tâcherons, mais également de véritables signatures identitaires, qu'elles s'inscrivaient dans des tracés précis dont il décrit la construction dans son ouvrage, à partir des traditions des hommes de métiers de son temps connaissant encore la *marque*.

Il est naturellement aventureux de systématiser et d'appliquer in extenso la démarche de Franz Rziha aux marques lapidaires que nous avons relevées en Bretagne mais c'est un point de référence dans un domaine où il y en a peu.

Pour tenter de comprendre, notre regard s'est naturellement porté sur d'autres monuments extérieurs à notre région. C'est que l'on ne peut isoler la Bretagne du contexte européen sous peine de réduire notre démarche à un provincialisme qui n'a pas lieu d'être. Les professionnels de l'époque médiévale, les concepteurs et leurs équipes d'ouvriers, voyageaient, s'informaient, s'enthousiasmaient pour les innovations des autres.

Nous avons consulté une vaste bibliographie sur le sujet et les secteurs adjacents. Et puis notre lien avec le CIRG (Centre International de Recherche Glyptographique, Braine le château, Belgique), nous a aidé à cristalliser notre opinion sur le sujet.

Plusieurs documents écrits, en particulier les statuts des XV^e et XVI^e siècle de la *Baiuhutte* germanique, mentionnent et expliquent de manière très claire, le rôle de la marque.

La Grande-Bretagne a quant à elle de nombreux statuts de confréries ou de loges, très anciens. Citons : le *Régius* (1390), le *Cook* (1420)... que nous analysons en notre ouvrage. Elle a fourni également, avec la *Mark masonry - l'une des sources de la Franc-maçonnerie moderne* – une autre piste fructueuse en tant que conservatoire de traditions très anciennes de métier.

Nous ne disposons de rien de semblable en France, alors que les traditions de nos Compagnonnages sont bien attestées et depuis longtemps. En Italie, les statuts de *La Mariogola dei Tagiapiera di Venezia* sont encore plus anciens, 1307.

Il ne pouvait pas, ne pas être tenu compte du contexte historique de la Bretagne ni de différentes sources mythiques et formelles que nous avons découverts dans la biographie propre à ce sujet, ni de l'extension à d'autres professions de la marque, en particulier celles dites du *Quatre de chiffre ou de la Marque aux banderoles*. Ces marques de maîtrise nous ont intéressés parce qu'elles sont issues du monde des tailleurs de pierre et de tracés de *l'Art du trait* que seuls nos habiles professionnels savaient.

De même, lors de nos investigations sur le terrain nous avons rencontré quelques éléments intéressants les représentations d'outils et confortant notre sujet : de rares pierres tombales de tailleurs de pierre.

Notre choix a été d'illustrer fortement notre futur ouvrage avec nos photos, nos dessins et cartes pour rendre accessibles aux nombreux passionnés du patrimoine, de l'histoire, de l'architecture, des traditions secrètes de métier, cette aventure passionnante qui fait toujours notre admiration : celle de nos vieux constructeurs, de cette foule incroyable et muette, de tailleurs de pierre, de maçons qui ont travaillé au Grand-Oeuvre de notre tradition et qui n'ont pas écrit la moindre page sur leur parcours humain.

Mais qui sait lire les signes, découvrira avec surprise, parfois, leurs marques incisées dans le granit rétif.

Les marques lapidaires servaient de moyen de contrôle, d'attestation d'un travail réalisé, comme nous signons un document. C'est ce que nous savons depuis longtemps, mais la moindre observation permet de constater que l'on trouve des signes très simples et d'autres qui le sont moins. Certains paraissent indigents de banalité, d'autres montrent la complexité d'une pensée, d'une incontestable symbolique ; il nous a semblé, par moment, qu'elle accompagnait la lente apparition de l'individualité des hommes de métier. C'est ainsi qu'avant le XVI^e siècle nous avons très peu de noms de maître d'œuvre, de sculpteur. Au XVII^e des noms surgissent mais ils restent rares. Des admirables créations que sont les grands calvaires bretons nous n'avons qu'une bien modeste poignée de patronymes à citer. Et puis, les marques lapidaires ne se rencontrent pas partout, ni à toutes les époques. Elles sont même plutôt rares compte tenu le volume de pierres taillées organisées en bâtiments qui nous restent.

Notre étude qui a pour champ la Bretagne ducale, approche ces questions et tente de répondre à certaines d'entre elles. Comme nous avons visité un grand nombre de monuments (plus de 300) nous ne pouvions faire autrement que d'évoquer leur histoire.

D'ailleurs, il nous reste beaucoup à découvrir tant sur le terrain que dans les archives, mais ne nous faisons pas trop d'illusions, comme en d'autres régions, les témoignages directs sont quasi inexistantes.

Quant à l'organisation des confraternités professionnelles, ce qui se nomma d'abord les Saints *Devoirs de Dieu*, nous ne pouvons en connaître qu'au travers de rares témoignages. Et puis, nos anciens tailleurs de pierre avaient bien d'autres choses à faire que de consigner leurs mémoires et les *Devoirs* avaient des secrets à protéger, aussi bien ceux purement liés au métier que d'autres, dans certains cas, d'ordre initiatique.

Il semble que le groupe de tailleurs de pierre le plus anciennement constitué en Devoir, se disait lui-même, Enfants de Salomon. Ils se savaient descendants de ceux qui furent les prestigieux constructeurs du Temple de Jérusalem. La Bible n'en évoquait-elle pas longuement la geste !

C'est d'eux que d'autres corps de métier tiendront leur filiation. C'est eux qui seront à l'origine de ce qu'on appellera à partir du XIX^e siècle le *Compagnonnage*. Mais, mis à part Nantes qui fut et reste une importante étape du Tour de France, la Bretagne n'a pas fait partie des circuits usités par les Compagnons.

Les influences, les méthodes, les matériaux, les styles mais également les hommes, ont circulé. Ceux-ci, s'influencèrent, se copièrent. Des maîtres d'œuvres chevronnés savaient s'entourer d'équipes d'ouvriers qualifiés. Ils voyagèrent en Europe, construisirent Canterbury ... jusqu'en Suède, en Espagne ou en Hongrie. Ils suivirent les chevaliers qui défendaient la Terre-Sainte. Ils furent aux côtés des chevaliers Hospitaliers de St Jean, au siège de l'île de Rhodes de 1480...

La diversité et la grande richesse patrimoniale de notre Bretagne n'est plus à argumenter, mais voilà, dès le départ, nous nous sommes vus confrontés à cette réalité agaçante pour notre rationalité : l'on ne trouve pas partout des marques de tailleurs de pierre ni à toutes les époques.

Exemple, Côtes d'Armor, Goëlo maritime : les chapelles St Jacques en Trémeven, Perros-Hamon, N.D. de pitié en Boquého, l'église de Lanloup ont des marques, mais pas Kermaria en Isquit, pas N.D. de La Cour de Lantic.

L'observation peut se continuer sur l'ensemble du département et de la péninsule. Cette disparité s'explique en partie par le fait de la disparition de nombreux monuments anciens.

De 1815 à 1900, dans les cinq départements de la Bretagne historique, 830 vieilles églises ont été détruites complètement ou partiellement au profit de bâtiments plus spacieux et mieux adaptés selon les critères et besoins de l'époque. Ceux-ci ne portent pas de marques.

Les communes les plus prospères ont eu les moyens de ces reconstructions.

Exemple : Canton de Paimpol où, pratiquement, toutes les églises ont été reconstruites, seules les églises de Bréhat et de Kerfot et quelques chapelles sont anciennes. Canton de Plouha : Treméven, Pléhédél, Plouha, Pludual, sont du XIX^e siècle. Il reste pour ce canton l'église de Lanloup, de Kerfot et le temple de Lanleff, respectivement des XV^e et XI^e siècles et quelques très belles chapelles, même si l'on estime à 30, voir 40 %, le pourcentage de leur disparition.

Cette disparité se révèle moindre sur les murailles de fortifications et châteaux encore suffisamment debout. En Trégor, Guingamp, Tonquedec, la Roche-Jagu, sont bien pourvues.

La recherche demande de ce fait, à être la plus systématique possible. C'est le monument le plus inattendu qui va se révéler productif et celui qui apparaissait le plus prometteur, stérile.

Rappelons que bien des édifices sont aujourd'hui inaccessibles. Nous n'avons pas pu visiter tant de clochers, ou même pénétrer dans certaines églises.

Autre difficulté, sur un édifice possédant des marques, la disparité de leur présence peut se révéler déroutante. Elles ne sont pas présentes partout. A Javené (35), elles ne se trouvent que sur une fenêtre, à St Jacques de Trémeven sur une partie du mur gouttereau nord, dans le donjon de Largoët (56), seulement et en abondance, sur les murs des premiers étages. Un édifice peut n'en comporter qu'une. C'est le cas de N.D. de Guingamp et cette marque n'est pas un glyphe mais plutôt une signature en relief ! C'est une observation unique.

Ajoutons que le temps, l'usure de la pierre, les mousses sont autant d'obstacles à une lecture parfaite de nos glyphes. Les marques sont, c'est évident, des témoins précieux pour la compréhension de l'évolution de la construction et un bon auxiliaire, en tant que moyen de datation. Des monuments, à qualité égale, que nous aurions aimé évoquer n'en ont pas.

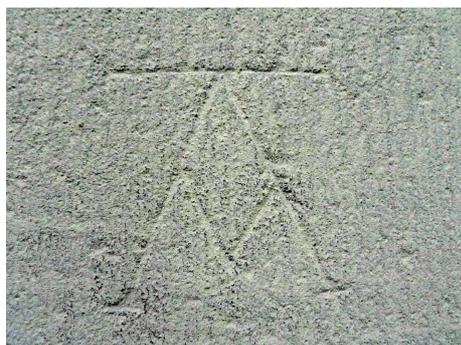
Mais, il y a marque et marque! En premier lieu, il s'agit de distinguer les différents types de marques lapidaires rencontrées.

Trois catégories de signes gravés dans la pierre sont à considérer : Les marques de tailleurs de pierre proprement dites qui sont, utilitaires ou identitaires, collectives ou individuelles et les graffiti.

1 - Les marques utilitaires sont gravées à l'intention des maçons qui auront à poser et assembler les pierres taillées ou les pièces sculptées. C'est en quelque sorte un code, entre professionnels, qui concerne les hauteurs d'assise ou le sens de la pose. Sur les grands chantiers l'appareilleur ou le chef de chantier qui seconde le maître d'œuvre, est le dispensateur de ce marquage qui, fonctionnel, n'est en général plus guère visible, sauf en cas de démontage de mur ou dans les dépôts lapidaires. Certaines sont des marques de carrière indiquant la provenance de tel ou tel banc de pierre, ou de lots de matière ouvrée finie. Enfin apparaissent parfois des épures, des lignes servant de guide aux poseurs, des épures linéaires ou courbes, des lignes de guidages, des profils d'ajustements, des signes d'orientation des marques d'assemblage, des chiffres romains pour classer les pierres des voûtes.

2 - Les marques d'identité (ehrenzeichen) des tailleurs de pierre. Elles sont visibles, sur certains monuments, moins sur d'autres où les enduits les recouvrent. Elles engagent, en quelque sorte, la responsabilité de celui qui signe.

Elle le protège également du voleur et elle permet de vérifier le travail à fin de rémunération. Certaines traditions ont codifié cette façon de faire, pas toutes, loin s'en faut.



1 - Le A de St-Jean du Baly

Nous mettons traditions au pluriel car c'est bien le sentiment que l'on a, après un certain temps d'observation. De nombreux groupes au fil des siècles se sont constitués puis ont disparu sans laisser d'archives. Les compagnonnages (le mot n'est que du XIX^e siècle), tels que nous les connaissons grâce à Agricole Perdiguier, sont les descendants de ces multiples groupes ou confraternités dont l'origine remonte très loin dans le passé, peut-être jusqu'aux *collégia fabrorum romaine* d'où sont issus plus certainement des longs chantiers des grandes cathédrales. Les fraternités les mieux documentées (la Bauhütte) mentionnent explicitement la marque comme signe de reconnaissance pour les ouvriers circulant de chantier en chantier.

Observons, sans pouvoir conclure, qu'il s'agit de traditions très anciennes et protéiformes dont on n'a pas fini de cerner tous les aspects.

L'imagination s'est emparée depuis longtemps des marques de tailleurs de pierre et diverses hypothèses plus ou moins justifiées circulent.

3 - Les graffiti sont rares en Bretagne pour cause de granit. Ils sont d'origine très variable, à l'infini, du prisonnier, du pèlerin de toujours au touriste d'aujourd'hui.

Le plus bel ensemble de graffiti – sur tuffeau - que nous avons eu l'occasion de voir se trouve au château des ducs de Bretagne à Nantes ou plus proche, sur enduit, en l'abbaye de Beauport.

Les marques lapidaires furent parfois considérées comme appartenant à une sorte d'écriture *noachique*, c'est-à-dire originelle. Le premier à l'évoquer en Bretagne fut au XVIII^e siècle le père **Grégoire de Rostrenen**. Il rédige un dictionnaire breton-français (toujours précieusement étudié par les passionnés de la langue bretonne). A partir de marques observées sur le manoir de Lezarscouet en Kerlaz, d'inscriptions sur un calice de l'abbaye de Landevennec et sur un calvaire des environs de Brest il conclut à l'existence d'un alphabet celtique originel. Cette hypothèse, bien que réfutée par Bachelot de la Pilaie, a cependant nourri la génération des romantiques celtomanes.

Rappelons que la plus ancienne marque de tailleur de pierre de France, Marseille 150 av. J.-C., est un tracé identitaire remarquable subtilement réalisé d'après l'art de géométrie. C'est un exemple qui montre la pérennité des traditions en ce milieu de la construction. Les filiations lointaines, déjà évoquées, ne sont donc pas à écarter.

Les marques ne sont pas un alphabet même si très tôt des lettres et des chiffres furent utilisés comme telles (un exemple fameux, La Hunaudaye en Penthièvre).

Des alphabets provenant de milieux de la construction sont attestés et connus depuis longtemps, par exemple, le ou les alphabets maçonniques et aussi celui des Compagnons charpentiers du Devoir de Liberté, "Indiens". Un exemplaire en est conservé au musée du compagnonnage de Tours.

Le marquage est une méthode universelle qui n'est pas propre à l'ancienne chrétienté. Il faut noter l'antériorité des marques perses, romaines (Pompéï), grecques (Marseille, oppidum de St Blaise).

Partout en Europe des chercheurs universitaires ou non s'intéressent aux marques. Leur apport consistant essentiellement à affiner notre compréhension des méthodes de construction. Exemple : Les relevés de Dominique et Pierre Brunel sur la maison du prieur de Sélestat mettent en lumière la cohérence des signes d'une confrérie professionnelle du XVI^e siècle. Citons, entre autres travaux ceux de Bruno Phalip à Clermont-Ferrand ou D. Morel à Orcival. Le CIRG organise annuellement un colloque international sur le sujet et publie ses travaux. Nous avons pu participer, en 2012, au Colloque international de Valencia en Espagne.

Pendant la période médiévale, art du trait, art de géométrie, art de construire sont des synonymes interchangeables.

La géométrie occupe la cinquième place parmi les 7 arts libéraux traditionnels, après grammaire, rhétorique, dialectique (le trivium), arithmétique, et devant musique et astronomie (le quadrivium). Selon la terminologie scolastique cette position de la géométrie en fait l'art *quinta essentia* ou quintessence, par excellence.

Le Trait (le dessin) fut longtemps le véhicule spéculatif et pratique des secrets de métier. Voici ce qu'en dit l'illustre astronome Johannes Kepler *"La géométrie était avant la création des choses éternelles comme le Divin Esprit ; bien plus elle est Dieu, et c'est elle qui lui donne les clés pour la création du monde"*, (Harmoniaes Mundi, 1619). Et d'une façon plus pratique : *"Les signes géométriques n'ont pu être construits que par des hommes qui maîtrisaient l'art de la géométrie, un art assimilé...à l'art de bâtir"* F. Rziha p 74.

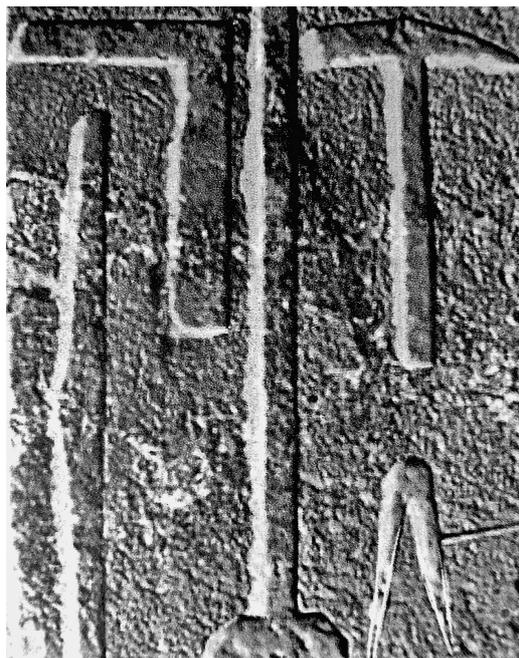
C'est pourquoi, la référence à Euclide est une constante. On la retrouve, très explicite dans les statuts des plus anciens devoirs.

Parce que nous avons souvent rencontré l'étoile à cinq branches comme signe lapidaire nous avons étudié sa symbolique. Le pentagramme est un très vieux symbole pythagoricien ayant plusieurs usages et sens. C'est une figure médiatrice qui permet différents tracés. Entre autres, le passage du carré terrestre, au cercle, image immémoriale du ciel. C'est pourquoi Léonard de Vinci ou encore Dürer ont représenté l'homme inscrit dans le pentagramme. Dans ce cas, il s'agit de l'homme réalisé, médiateur entre le ciel et la terre, entre l'essence et la substance, réalisateur par son action concrète. C'est aussi l'homme unifié, passé de l'horizontale à la verticale.

En pratique, sur le plan et pour construire un bâtiment harmonieux (la quine des bâtisseurs), le problème fondamental, pour les anciens, était bien de savoir comment passer du plan à l'élévation.

Le métier est dans toute son acception un support de réalisation. Le constructeur d'église sait que ce n'est pas seulement un temple de pierre qui se bâtit mais celui où, selon la Bible, l'on n'entendit pas le moindre outil de fer, ce qui, évidemment, est très surprenant pour un esprit rationaliste d'aujourd'hui.

Le maître d'œuvre que l'on nommera bientôt, comme en Italie, architecte, resta longtemps un homme de chantier. A partir du XIII^e siècle son rôle évolue vers un rôle plus exclusif, de concepteur. Il est parfois nommé *doctor lathomorum*. Ce titre, d'habitude réservé aux universitaires, montre le chemin parcouru par cet homme sorti du rang. Il élabore son projet, qu'il doit défendre, et en surveiller l'exécution. Il doit rendre des comptes à qui de droit. En contact presque permanent avec des clercs, des chanoines érudits, il acquiert savoir et sens de la relation. Il voyage, lit, et s'il porte parfois des gants, il reste un homme de métier, un tailleur de pierre.



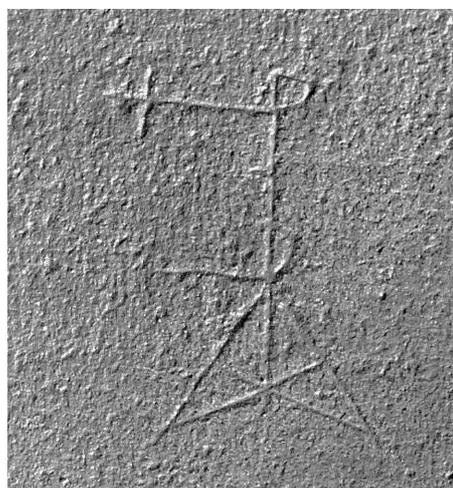
2 – Les outils de la pierre tombale de l'Abbaye de Bon-Repos en St-Gelven (22)

Nous avons consacré un chapitre à une équerre singulière dont nous avons découvert la figuration sur une pierre tombale rare de maître d'œuvre du XIV^e siècle. Conservée dans l'abbaye de Bon-Repos (ci-contre), elle semble bien appartenir à une famille d'outils de vérification et de dessin que l'on nomme équerres aux bords non-parallèles. Leur usage s'étend du XII^e au XIV^e siècle et permettait, sans l'usage d'autres moyens, de dessiner des polygones ayant des angulations difficiles à obtenir, autrement que par tâtonnement quand on n'avait pas l'usage du calcul (ce qui n'interviendra que progressivement et plus tard). C'est un chapitre important de notre travail de recherche qui se continue et nous serions reconnaissant aux membres de l'ARSSAT de nous signaler – en Bretagne ou ailleurs - de telles équerres que nous ne connaîtrions pas, afin de compléter notre investigation qui fera l'objet d'une intervention, en juillet 2014, au colloque international de glyptographie de Colmar, sous l'égide du CIRG.

Pour terminer, rappelons que, depuis toujours, le travail est un moyen de fédérer les hommes autour d'un projet constructif. Mais rien de grand et de beau ne se construit sans un ordre, une morale. *“Gloire au travail, mépris à la paresse, travail et honneur voilà notre vraie richesse”*, devise que nous avons vu inscrite sur un “chef d'œuvre” du musée du compagnonnage de Tours.

Mais, la tour de Babel, thème que l'on trouve très souvent illustré sur les miniatures de l'époque médiévale, montre la démesure funeste qui conduit au désastre. C'est bien là, la pierre d'achoppement, la rançon de la gloire du génie humain.

Une approche originale pour les amoureux du patrimoine breton.



3 - Le quatre de chiffre de St-Jean du Baly, Lannion

Jean-Paul Le Buhan est artiste plasticien et sculpteur. Il est l'auteur d'une histoire locale, de nombreux articles parus dans plusieurs revues spécialisées, de plusieurs recueils de poèmes et d'une monographie d'artiste. Il est président de L'Association d'Études Archéologiques et Historiques du Goëlo (SEHAG).

“Les signes sur la pierre” est édité par **Yoran Embanner**, Fouesnant.

Broché -17cmx24 -358 pages – 370 photos couleur, 50 croquis cartes et dessin, 50 tableaux

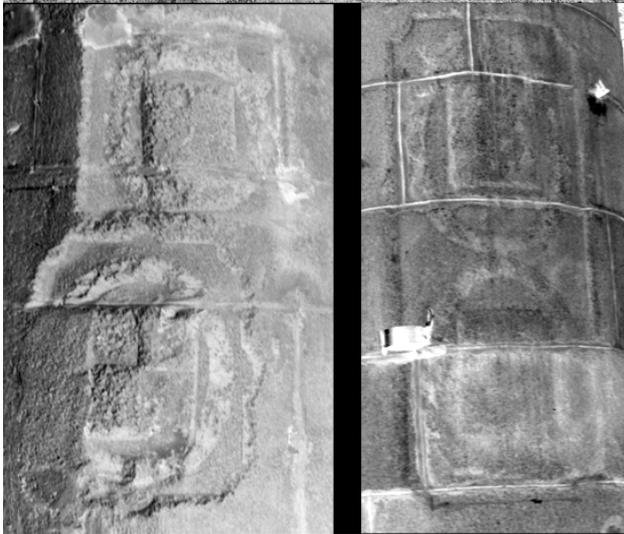
En vente dans toutes les librairies, maisons de presse et grandes surfaces 29€

Contact auteur : jean-paul.lebuhan@orange.fr 06 81 09 85 56



Eglise St-Jean du Baly :

Inscription en lettres gothiques sur la tour extérieure et un pilier intérieur



“ Marques lapidaires ” ou glyphes :
le ‘4 de chiffre’ en particulier est présent
en 4 exemplaires dans cette église.

